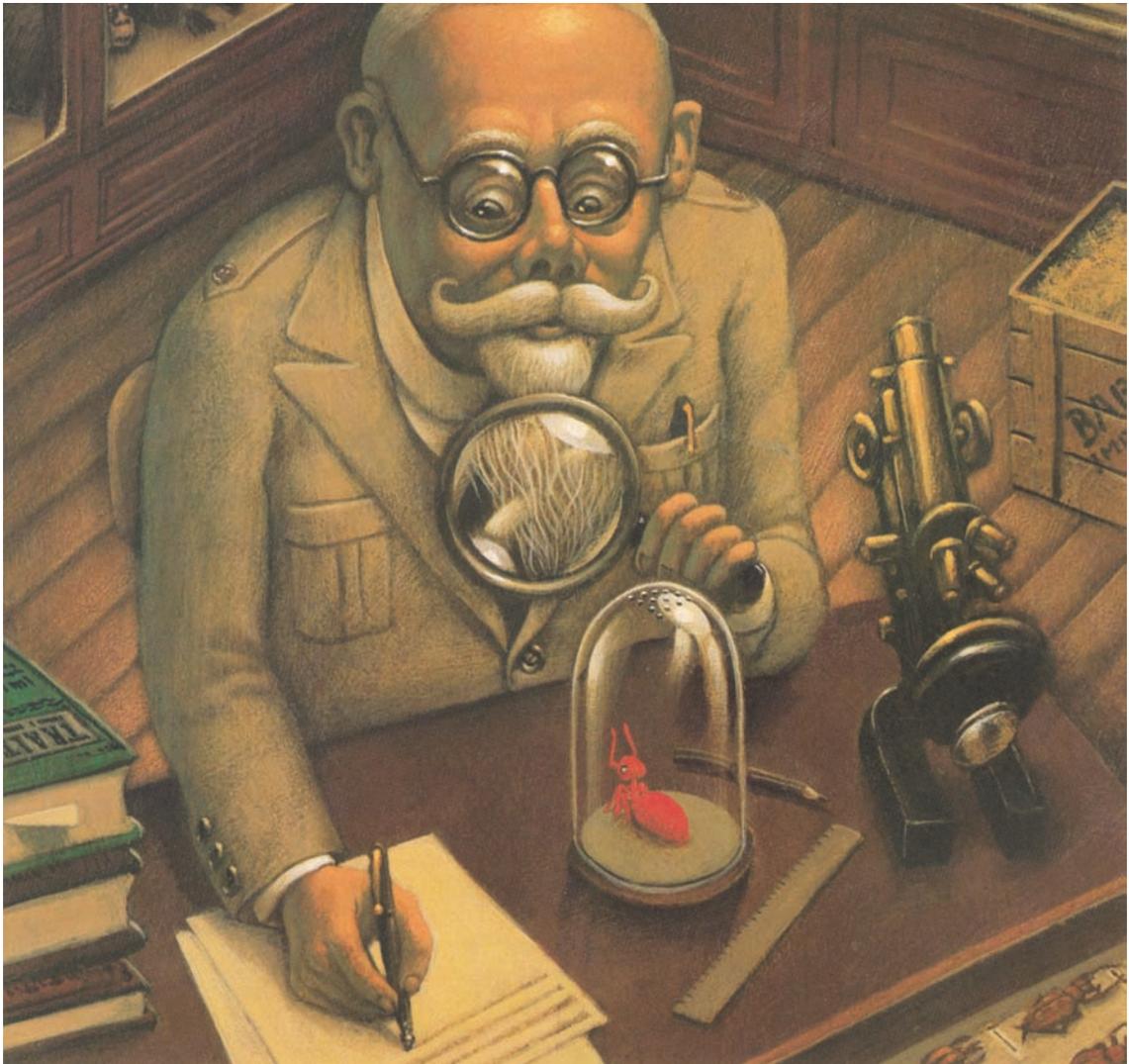


Non conventionnels

PAR PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Si Fred Bernard et François Roca nous ont raconté leur histoire, c'est à Philippe-Jean Catinchi que nous avons demandé de poser, en contrechamp, son regard critique sur cet œuvre hors-normes patiemment construit en vingt ans et vingt-deux albums.



Pas simple de ne rien sacrifier du goût de l'aventure, du sens de l'énigme, de la tentation du pittoresque et de l'exigence scénographique... Avec en fil rouge une culture de l'album de bande dessinée et plus encore de l'imaginaire cinématographique des temps héroïques du muet au cinémascope, cadrage, lumières et mythologie mêlés. C'est cependant le défi que relèvent depuis déjà vingt ans Fred Bernard et François Roca. Depuis la parution de *La Reine des fourmis a disparu* en 1996, ces deux-là forment le duo le plus fameux de la littérature de jeunesse. L'un rêve de nuages et de cerfs-volants, crayonne les aventures qu'il invente quand l'autre n'a qu'avions et peinture en tête. Et si leurs routes se sont croisées à Lyon, à l'école Émile Cohl il y a 25 ans déjà, la distance qui les sépara un temps n'a rien altéré d'une connivence qui n'en finit plus de s'affirmer au fil des albums. Et sans doute n'ont-ils jamais été aussi proches.

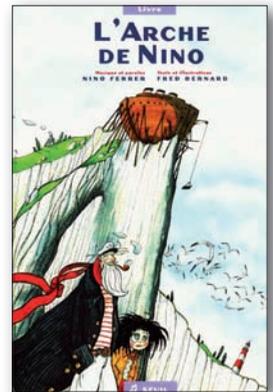
Rien ne semblait pourtant prédisposer les deux hommes à se rencontrer. François est très tôt fasciné par la peinture – d'où, dès 18 ans, le choix de l'École nationale supérieure des Arts appliqués Olivier-de-Serres (1989-1991) ; Fred, lui, doit se battre pour échapper à la tradition familiale qui le voue à devenir artisan maçon à Savigny-lès-Beaune. Aussi, après deux ans aux Beaux-Arts de Beaune (1988-1990), vit-il l'aventure d'Émile Cohl comme une échappée que rien ne peut gâcher (un accident de moto sévère, en 1990, le contraint à dessiner de la main gauche : il sera ambidextre pour ne pas renoncer à son rêve d'artiste).

1991 sera une année décisive pour chacun. Cet été-là, Fred, en route pour l'Espagne, rend visite dans le Sud-Ouest à un homme qui le fascine doublement, créateur et personnage : le chanteur Nino Ferrer. De cette rencontre impromptue, naîtra une amitié dont le souvenir l'éblouit encore, jalonnée de quelques chansons, d'une maquette de CD – rendue « inutile » par le suicide de l'artiste dandy en août 1998 –, plus tard d'un album, *L'Arche de Nino* (Seuil, 2000) et d'un site web, puisque la mort n'interrompt rien.

Mais 1991 voit aussi la rencontre des deux futurs complices, à la rentrée d'Émile Cohl. Fred a 22 ans, François 20 ans ; l'un dessine, l'autre peint ; le premier a le goût de la narration, le second celui de l'image-tableau. D'emblée ils s'entendent, travaillent volontiers en binôme, chacun prenant l'autre pour modèle selon les besoins des TP. Mieux, ils travaillent ensemble à l'élaboration de scénarios, de BD, de dessins animés. Avec une complicité et une complémentarité épatantes. Cette connivence d'étudiants s'avère décisive puisqu'elle survit aux aléas de l'après-Cohl : le service militaire pour François, qui se veut peintre et expose bientôt chez les galeristes lyonnais, un long séjour en Angleterre pour Fred et une chute de douze mètres, accident de manipulation de cerf-volant au bord d'une falaise, qui le cloue quelques temps au lit mais ne tempère pas le goût des voyages chez un dessinateur qui veut croquer le monde et la vie à pleines dents.

Rien d'étonnant alors à ce que les deux compères se retrouvent pour prolonger les rêves des années d'études : une adaptation de *Freaks*, le film culte de Tod Browning (1932), qui échouera faute d'obtenir les droits et dont *Jésus Betz* offre en 2001 l'heureux épilogue ; ou ces projets graphiques sur les trains, les animaux et les nuages qui attendaient une scénarisation convaincante. Ainsi *Le Train jaune* (Seuil, 1998) ou *Monsieur Cloud nuagiste* (Seuil, 1999) sont-ils

Philippe-Jean Catinchi,
auteur, critique littéraire
et journaliste au *Monde des
livres*.



↑
Nino Ferrer et Fred Bernard :
L'Arche de Nino, Seuil, 2000.

←
Le savant dans
La Reine des fourmis a disparu,
Albin Michel Jeunesse, 1996.
Détail.

LE JARDIN DE MAX ET GARDÉNIA

Slupeur!

Dans une immense cuisine, ils sont tous là ! Le grand Chien Rouge Du Parc est enchaîné à un radiateur, le nez dans sa gamelle. Les chats siamois sont ficelés comme des saucissons sur des chaises en fer forgé. Les carpes de Chine se débattent dans l'évier. Les poissons rouges barbotent à l'étroit dans des bocaux de verre. La petite chèvre est debout sur les fourneaux, attachée au poêle et le petit cochon *idem*. La tortue est coincée dans la cocotte-minute. Les poules et le coq sont prisonniers, qui d'une passoire, qui d'un panier à salade.

Enfin, enfermée dans le garde-manger grillagé, la mère de Max pleure tout son malheur, la tête entre les pattes.

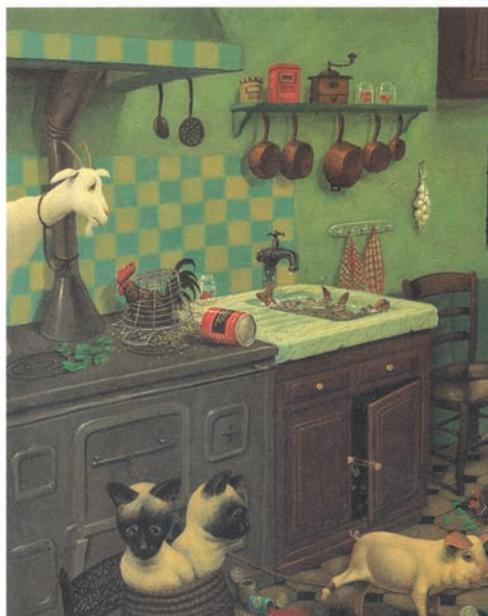
Le jeune chat et Gardénia se regardent, rassurés. Tous sont saints et saufs. Aucun d'entre eux n'a encore remarqué la présence des intrus lorsque soudain, le L.B.D.L. arrive précipitamment de dessous le rideau et dérape sur le carrelage.

« Les voilà ! Les voilà ! Ils arrivent, les mauvais esprits ! »

Ils ont juste le temps de se précipiter sous la table que, Tchac!, le rideau s'ouvre d'un coup sur deux démons hirsutes. Campés sur leurs pattes de derrière, leur visage arbore un sourire grimaçant, des trous noirs à la place des yeux. Ils débarquent avec leurs grands bras poilus chargés de boîtes de conserve, de sacs de graines et de pain. Leurs ricanelements abominables envahissent la pièce.



38



Le Jardin de Max et Gardénia, Albin
Michel Jeunesse, 1998.



Jésus Betz, Seuil Jeunesse, 2001.



S ensuivent des mois d'exhibition et d'humiliation, de ville en ville, dans des bars mal famés. Mamamita nous constitue une cagnotte pour partir riches, un jour...

Max Roberto nous traite comme des chiens, dans la crasse et la peur. Il devient violent dès qu'on discute ses ordres.

Il oblige Mamamita à engloutir des tonnes de nourriture afin qu'elle grossisse encore et encore, pour le spectacle !

Nous sympathisons avec Pollux le 23 novembre.

Tous les soirs, le corps énorme de Mamamita m'engloutit et, au matin, miraculeusement il me restitue intact à la vie, réconforté.

Mais le 3 mars 1918, à l'aube, les douces chairs de Mamamita se refroidissent lentement et me glacent le sang. La mort trouve facilement celui qui est trop gros, même s'il se cache dans l'ombre.

Tout s'effondre autour de moi, encore une fois. Je ne supporte plus les rires et les insultes des spectateurs voyeurs et cracheurs. Je voudrais devenir aveugle comme la femme-taube, aussi sourd que l'homme-pot, et puis mourir, maman.

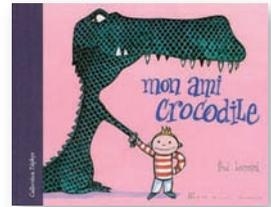
Heureusement, il y a Pollux.

nés d'une amorce graphique, quand *La Reine des fourmis a disparu* (Albin Michel, 1996) ou *Le Jardin de Max et Gardénia* (Albin Michel, 1998) résultent d'un projet littéraire. Remarqué pour un petit album, *Mon ami crocodile* (Albin Michel, 1996), où il signait texte et illustrations, Fred Bernard souffre de l'échec du fruit de sa collaboration avec Philippe-Henri Turin : le deuxième épisode des aventures de Warfle pirate, *La Licorne vengeresse* (Seuil, 1996), est si mal reçu que le dernier volume du triptyque ne sortira jamais. Aussi se met-il volontiers au service des images de François. Exposées à Bologne dans le cadre d'un concours, les premières planches de ce qui deviendra *Le Train jaune* séduisent les Américains de Creative Education. Enthousiastes, ils achètent le projet mais bientôt en modifient l'intrigue, soucieux de promouvoir un « auteur maison » grâce aux superbes images de Roca. L'aventure servira de leçon à nos duettistes : désormais les traductions, nombreuses, sont plus strictement contrôlées et la signature de Fred mieux défendue.

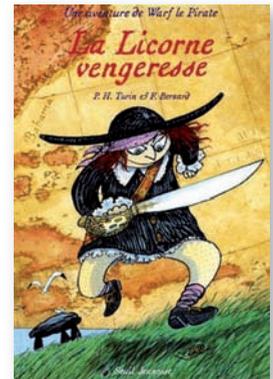
D'autant que le succès rencontré par les albums des deux amis doit être nuancé : pour l'accueil enthousiaste de *La Reine des fourmis*, du *Secret des nuages* (Albin Michel, 1997), du *Train jaune* ou d'*Ushi* (Albin Michel, 2000), l'audace visuelle de *Cosmos* (Albin Michel, 1999) ou de *Monsieur Cloud nuagiste* n'a pas pareillement convaincu, comme si François Roca était condamné à rester fidèle à la touche de *Solinké du grand fleuve* (texte d'Anne Jonas, Albin Michel, 1996) qui lui avait valu dès son premier travail pour la jeunesse le prix Chrétien de Troyes.

Estimer d'un coup d'œil rapide l'image sans prendre même connaissance du texte est un danger récurrent. Mais bientôt, plus de risque qu'on vassalise l'intrigue à l'illustration dans le cas de Fred et François. Les deux albums qui paraissent simultanément chez Albin Michel et au Seuil en octobre 2001 ont une même force narrative exceptionnelle, preuve s'il en est que ce tandem ne se résout pas au sage tour de piste sur vélodrome mais s'aventure toujours plus loin dans des contrées inconnues au risque que certains aient du mal à les y suivre.

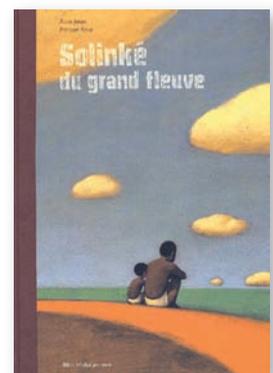
La fascination pour l'univers du cirque, déjà présente dans le diplôme de fin d'études de François Roca, nous vaut en effet avec *Jésus Betz* (Seuil) un album exceptionnel. Monstre touchant, Jésus est né un soir de Noël de la fin du XIX^e siècle, sans membres, simple quille que la moindre boule renverse. Et dans une humanité sordide où l'ombre de Dickens plane encore, l'apprentissage de la survie tient du défi. Par chance, il a une voix d'ange. Réactualisant la sourde ambiguïté du castrat, Jésus va charmer et se faire honnir, toléré quand il est utile ou divertissant, rejeté le plus souvent par ceux que sa difformité angosse. Le salut viendra d'une jeune femme sublime isolée dans une autre différence. Longue confession dictée à la mère qui l'a abandonné, *Jésus Betz* est l'histoire d'un homme qui souffre mais ne désarme pas, une leçon de courage sans résignation. On pouvait craindre que François Roca ne puisse accompagner le récit le plus ambitieux et le plus développé qu'ait alors signé Fred Bernard en y apportant sa tension propre. C'était mal connaître la profonde symbiose des deux créateurs. Avancé toujours plus avant dans leur travail d'équipe, les compères continuent sur le mode anarchique qui fut toujours le leur, aujourd'hui encore où les voyages, les visites et les courriers électroniques maintiennent la proximité nécessaire. François



↑ Fred Bernard : *Mon ami crocodile*, Albin Michel Jeunesse, 1996.



↑ Philippe-Henri Turin, ill. Fred Bernard : *Une aventure de Warfle Pirate. La licorne vengeresse*. Seuil Jeunesse, 1996.



↓ Anne Jonas, ill. François Roca : *Solinké du grand fleuve*, Albin Michel Jeunesse, 1996.

préserve la tension du récit, la donne à voir avec une audace qui fait de ces livres des ouvrages que les adultes disputent aux enfants.

De dix ans plus jeune que Jésus, Jeanne Picquigny part en Afrique retrouver son père. En quête du Mokélé, un monstre antédiluvien dont il n'entendait pas livrer la retraite secrète, le savant veut préserver ce vestige vivant d'un monde disparu de la cupide curiosité des hommes, prédateurs autrement redoutables que les animaux qui l'entourent. Le style sec de Fred Bernard – les phrases sont nominales et la syncope ici la règle –, les somptueuses peintures de François Roca, très cinématographiques – on songe à *Mogambo*, de John Ford (1953) plus encore qu'au *King Kong* de 1933 – ont une audace si rarement admise chez Albin Michel que Fred pensait que le projet n'aboutirait pas tel quel. Est-ce pour cela que lui qui achevait le récit d'un séjour de trois semaines au Bénin au printemps 2001, carnets publiés bientôt au Seuil (*Au bout, Parakou*, 2003) s'attela à une version BD de l'aventure de Jeanne? Ce sera en fait le début d'une authentique saga, qu'il conduira, au Seuil, puis chez Casterman, de *La Tendresse des crocodiles* (2003) à *La Paresse du Panda* (2016), 5^e volet de la série... Il est vrai que, dès ce premier « long métrage », le personnage de Jeanne acquiert la complexité qu'exige un rôle cinématographique plus qu'un scénario de livre jeunesse. Le périple africain, en noir et blanc, y gagne en souffre et en moiteur, sans sacrifier le sens de l'ellipse et le goût de la syncope qui donnait son rythme à *Jeanne et le Mokélé*. Épaississant le monde bruisant de la brousse comme de la jungle de personnages nouveaux, végétaux, animaux et humains, il s'adonne au plaisir d'une générosité graphique qui tranche avec l'image-tableau de François Roca.

Mais le duo n'en est aucunement fragilisé puisque c'est encore sur un canevas littéraire toujours plus débridé, après la plus sage parenthèse de *La Comédie des ogres* (Albin Michel, 2002), incursion dans l'écriture théâtrale, qu'il se retrouve avec *L'Homme-Bonsaï* (Albin Michel, 2003), histoire de piraterie d'une insolente liberté. Amorcé comme une classique aventure de marin, le récit du capitaine O'Murphy s'affranchit des conventions du genre pour livrer la tragique destinée d'Amédée le potier, enrôlé de force sur le navire du capitaine Stroke et devenu le souffre-douleur de l'équipage qui le mutilé, puis l'abandonne sur un îlot désert. C'est là que commence la métamorphose de l'homme en arbre, dont des pirates chinois, fascinés par le prodige qui leur offre un butin vivant inestimable, peaufinent les étapes, taillant l'arbuste qui prend possession du malheureux marin jusqu'à lui conférer une force surnaturelle. Jusqu'à ce que le changement de règne, d'humain à végétal, condamne Amédée à divaguer seul sur un navire transformé en gigantesque pot d'un bonsaï d'une échelle inédite.

On s'attendait, depuis *Jésus Betz*, à ce que Fred Bernard poursuive le détournement des classiques qui nourrissent son imaginaire – Daniel Defoe, Hermann Melville, Joseph Conrad, voire le *Moonfleet* de Fritz Lang ... – marquant la révérence avec une réjouissante insolence. Scénariste désormais libéré de la tutelle tatillonne des éditeurs qui furent un temps réticents devant ses audaces, peu conformes à la charte morale que d'aucuns prônent dans le secteur jeunesse, Fred, tout en entendant désormais ne pas faire oublier qu'il a toujours dessiné, offre une liberté nouvelle au dessin de François,



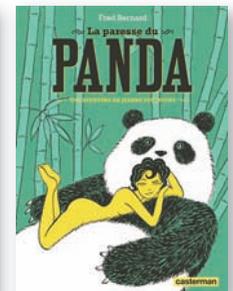
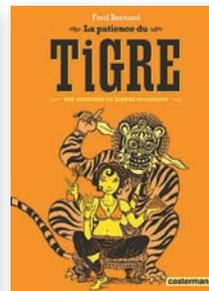
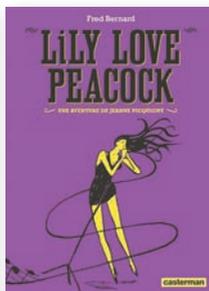
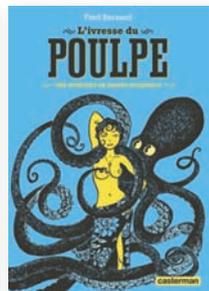
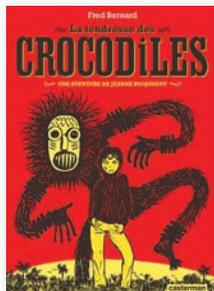
Jeanne et le Mokélé, Albin Michel Jeunesse, 2001.



Fred Bernard : Une aventure de Jeanne Picquigny. T.1 : La Tendresse des crocodiles, Seuil, 2003 / Casterman, 2012.



Les 5 volumes des aventures de Jeanne Picquigny chez Casterman.



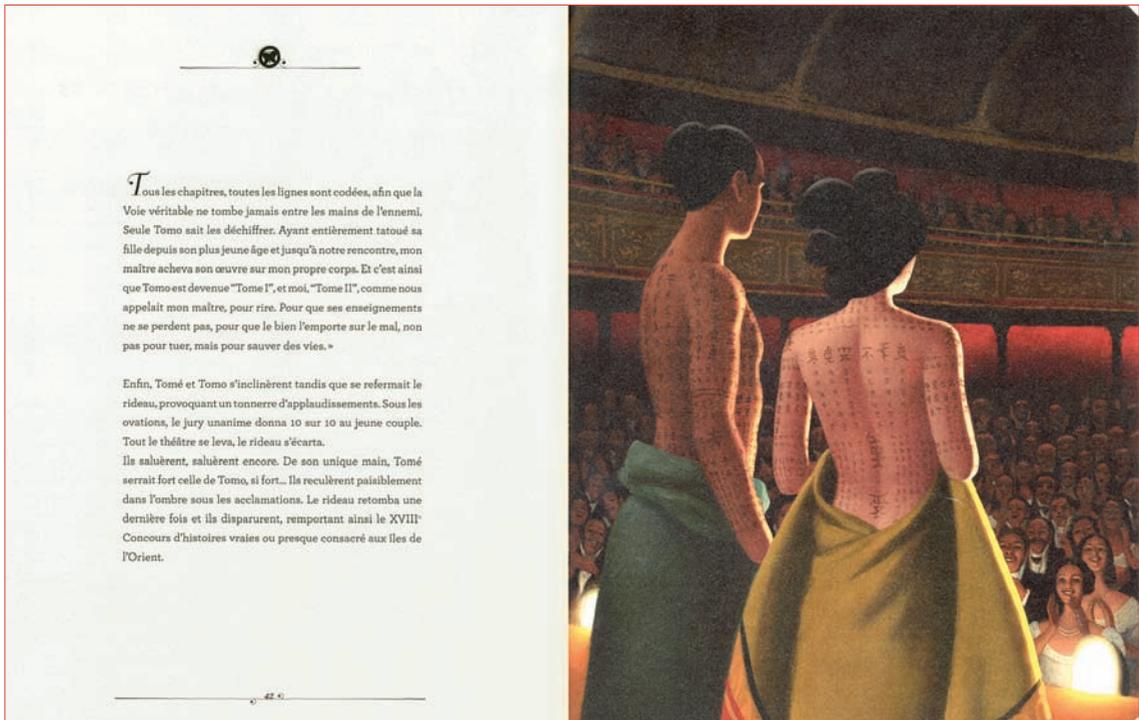


↗
Cheval vêtu, Albin Michel Jeunesse,
2005.



↖
Soleil noir, Albin Michel Jeunesse,
2008.

↓
La Fille du samouraï, Albin Michel
Jeunesse 2012.



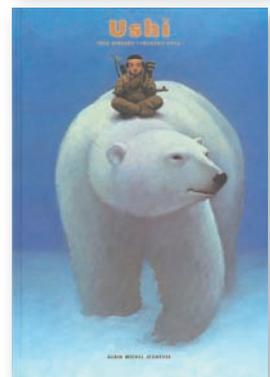
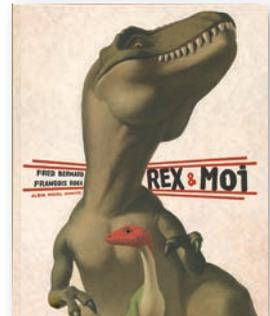
qui, sans abdiquer de son impeccable souci plastique – *Cheval vêtu* (2005) et *Soleil noir* (2008), contrepoint terrible à la passion lyrique du premier volet – s’autorise plus de grâce inventive. Avec Fred – *La Fille du samouraï* (2012), *Rose et l’automate de l’Opéra* (2013), *Anya et Tigre Blanc* (2015) – ou sans – *21 éléphants sur le pont de Brooklyn* (Albin Michel, 2006, sur un texte de April Jones Prince), un album qui célèbre à sa façon le triomphe de la technologie moderne, sur un ton moins tragique que le saisissant *Indien de la Tour Eiffel* (Seuil, 2004).

Ce long compagnonnage n’est qu’affranchissement des conventions. Pas de tournant sensible dans le travail du duo. Toujours la même volonté d’expérimentation. En s’aventurant dans tous les univers : fable animalière (*Le Jardin de Max et Gardénia*) et incursion préhistorique (*Rex et moi*), histoire d’ogre (*La Comédie des ogres*) et aventure maritime (*L’Homme-Bonsai*), exotisme extrême versant froid (*Ushi*) ou chaud (*Uma, la petite déesse*), fantasy (*Anya et Tigre Blanc*) et science-fiction (*Cosmos*), récit historique, mythifié ou non (*Cheval vêtu*, *Soleil noir*), avec quelques choix privilégiés : le ciel et les nuages (*Le Secret des nuages*, *Monsieur Cloud nuagiste*), la ville, ses vertiges et ses drames (*L’Indien de la Tour Eiffel*, *Le Pompier de Lilliputia*), le monde du spectacle (*Jésus Betz*, *Rose et l’automate de l’Opéra*, en attendant la prochaine incursion au Cirque d’hiver)... Même si toutes les audaces ne paient pas : *Monsieur Cloud nuagiste*, dont la facture, singulière, déconcerte les tenants de la peinture réaliste de François, ou *Cosmos*, dont la chute ouverte – pour ne pas dire en suspens – a désarçonné.

L’écriture, elle, s’est affranchie de toute forme de sagesse convenue. Ainsi, très logiquement, certains recours narratifs ont peu à peu cédé le pas – l’énigme de disparition(s) conduit évidemment le récit de *La Reine des fourmis a disparu* comme du *Jardin de Max et Gardénia* mais s’efface au profit d’un mystère poétique qui résiste mieux (du *Secret des nuages* à *L’Homme-Bonsai*) et se diffuse dans les fictions plus graves (*Jésus Betz*, *Jeanne et le Mokélé*, *La Fille du Samouraï*), qui dépassent désormais crânement les conventions de l’album jeunesse.

Ainsi ils ne se refusent aucune expérience : la très inhabituelle écriture théâtrale de Fred pour *La Comédie des ogres*, que François Roca illustre à sa manière, jouant des usages spécifiques du genre, comme l’album pour les plus petits, autour de la déstabilisante naissance d’un petit frère pour *Anouketh*. Mais plus encore la quête spirituelle, apparue dès *Ushi* où, en ouverture, une voix incantatoire installe le climat sans rien devoir au théâtre, incarnée plus tard par ce samouraï retiré du monde qui doit tant au mythique – et historique – maître japonais Miyamoto Musashi dans *La Fille du Samouraï*, et sa théâtralisation stupéfiante conjugue la plupart des thèmes-clés de notre duo d’artistes.

En marge de noms parfois étonnamment réemployés (ainsi O’Murphy mentionné dans *Monsieur Cloud* que l’on retrouvera dans *L’Homme-Bonsai*), comme un fil rouge, certaines figures se déclinent aussi au fil des livres : le savant, explorateur ou non, plus ou moins inquietant (*La Reine des fourmis*, *Le Jardin de Max et Gardénia*, *Monsieur Cloud nuagiste*, *Jeanne et le Mokélé*), le plus souvent moustachu et barbichu avec ou sans lunettes ou monocle ; ou encore l’ingénieur-mécanicien détenteur d’un savoir archaïque (du grand-père de Théo pilotant *Le Train jaune* ; ou Marco et son biplan fragile dans *Le Secret des nuages* à Paul et Monsieur Maréchal dans *Rose et l’automate de l’Opéra*), et plus généralement le monde du cirque, avec *Jésus Betz* bien sûr mais présent dès *Le Train*



En chemin Fred et François ont composé des albums pour des lecteurs sans âge, libérés de celui de leur état-civil, qui n'entendent qu'une consigne : « Qui nous aime nous suive ! ».

jaune, réservoir de rêve et de mystère, entre le réel et le factice. À ce propos on pourra déplorer que la chute du *Secret des nuages* distille un doute sur la réalité de la rencontre miraculeuse de Marco et Léonard avec la baleine mère des nuages ; à n'en pas douter, écrit dix ans plus tard, l'album n'aurait pas ménagé le raisonnable au détriment du magique, mais le duo était alors trop récent pour être écouté de certains éditeurs...

Il reste qu'au fil des albums la tentation de l'historicité se précise. *Le Train jaune* fixait, comme *Le Secret des nuages*, le regard sur les mutations technologiques et les dangers qui s'ensuivent, mais, dès *Jésus Betz*, la chronologie se fait précise, jusqu'à multiplier les dates à l'envi, avec des clins d'œil plus ou moins attendus - aux frères Wright, pionniers de l'aviation, mais aussi à Claude Debussy - et bientôt, la véracité de l'argument devient le gage de la liberté de la fiction. Certes *L'Indien de la Tour Eiffel* n'est qu'un fait divers inventé mais, pour en garantir la plausibilité, les fiches anthropométriques des protagonistes encadrent le rapport du commissaire de police. Il n'est pas jusqu'aux pages de garde de l'album qui, pour la première fois, lancent l'intrigue, affichant l'écho dans la presse du drame qui est ainsi doublement vécu en flash back. Même le drap rayé bicolore de *Jésus Betz* naguère, lever de rideau sur le spectacle, n'était pas si explicite. Moins plausible, l'épisode rapporté dans *Le Pompier de Lilliputia* qu'on pouvait croire inventé est en fait authentique. Et chacun des compères joue de cette surenchère dans le souci d'exactitude. Tandis que François dessinait l'Opéra Garnier pour *Rose*, comme aujourd'hui le Cirque d'Hiver, d'après toute une série de clichés, Fred, scénariste complice d'Émile Bravo pour *On nous a coupé les ailes* (Albin Michel, 2014), a composé là un récit aussi inattendu que véridique, inspiré par les fascinants modèles réduits d'avions de la Grande Guerre dont sa compagne a hérité d'un arrière-grand-père revenu du front. René, qui, depuis l'enfance, rêve d'imiter libellules et oiseaux, joue à la guerre avec ses frères et ses cousins. Porté par cette lumineuse fraternité, il se retrouve au front dès l'été 1914. Campant un personnage en devenir, dont les expériences construisent le tempérament, Fred retrouve en puisant dans sa propre enfance le goût des jeux et des simulacres de combats entre amis. Désormais il est libre de rêver les fictions les plus folles. François l'accompagne et apporte son œil de peintre et de cinéphile pour les cadres et les angles qui installent l'intrigue autant qu'ils l'enrichissent.

En chemin Fred et François ont composé des albums pour des lecteurs sans âge, libérés de celui de leur état-civil, qui n'entendent qu'une consigne : « Qui nous aime nous suive ! ».

Chiche! On en reprendrait bien pour vingt ans... ●

PHILIPPE-JEAN
CATINCHI